University of Illinois
Library at
Urbana-Champaign
Oak St.
Unclassified

LA VÉRITÉ
SUR
L'INCENDIE DE MOSCOU

SUIVI DES

MÉMOIRES
DU
COMTE ROSTOPCHINE

Écrits en dix minutes

SON MOT
SUR
FOUCHÉ, TALLEYRAND ET POTIER

ANECDOTE DE LA PELISSE

IMPRIMERIE DE COSSON
PARIS
PONTHIEU, LIBRAIRE PALAIS-ROYAL
GALERIE DE BOIS N° 252
ET
CHEZ CLAVREUIL, 19, RUE DE TOURNON

1823

LA VÉRITÉ

SUR

L'INCENDIE DE MOSCOU

LA VÉRITÉ
SUR
L'INCENDIE DE MOSCOU

PAR LE

COMTE ROSTOPCHINE

SUIVI DE

SES MÉMOIRES

Écrits en dix minutes

SON MOT
SUR
FOUCHÉ, TALLEYRAND ET POTIER

ANECDOTE DE LA PÉLISSE

IMPRIMERIE DE COSSON
PARIS
PONTHIEU, LIBRAIRE PALAIS-ROYAL
GALERIE DE BOIS N° 252
ET
CHEZ CLAVREUIL, 19, RUE DE TOURNON

1823

LA VÉRITÉ

SUR

L'INCENDIE DE MOSCOU

Dix ans se sont écoulés depuis l'incendie de Moscou, et je suis toujours désigné à l'histoire et à la postérité comme l'auteur d'un événement qui, d'après l'opinion reçue, avait été la principale cause de la destruction de l'armée de Napoléon, de sa chute, du salut de la Russie et de la délivrance de l'Europe. Certes il y avait de quoi s'enorgueillir d'aussi beaux titres ; mais n'ayant jamais usurpé les droits de personne, et ennuyé d'entendre débiter la même fable, je vais faire parler la vérité, qui seule doit dicter l'histoire.

Lorsque l'incendie détruisit en trois jours

les six huitièmes des maisons de Moscou, Napoléon sentit toute l'importance de cet événement, et prévit l'effet qu'il produirait sur la nation russe, autorisée à lui attribuer ce désastre à cause de sa présence et de celle de cent trente mille soldats à ses ordres. Il crût trouver un moyen sûr de détourner de sa personne tout l'odieux de cet acte aux yeux des Russes et de l'Europe, et de le faire retomber sur le chef du gouvernement russe à Moscou. Alors les bulletins de Napoléon me proclamèrent aussitôt incendiaire. Les journaux, les pamphlets de ce temps répétèrent à l'envi cette accusation, et autorisèrent tous ceux qui écrivirent depuis sur la campagne de 1812 de présenter comme authentique un fait entièrement faux.

Je vais récapituler les principales preuves qui ont fondé l'opinion que l'incendie de Moscou était mon ouvrage. J'y répondrai par des faits connus de tous les Russes. On aurait tort de ne pas y ajouter foi, puisque je renonce au plus beau rôle de l'époque, et que je fais crouler moi-même l'édifice de ma célébrité.

1° *Nàpoléon, dans ses bulletins, (19, 20, 21, 22, 23 et 24), dit affirmativement que l'incendie de Moscou avait été conçu et préparé par le gouvernement Rostopchine.*

Pour concevoir et exécuter un projet aussi horrible que celui d'incendier la capitale de l'empire, il fallait un motif encore plus puissant que la certitude des maux qui en résulteraient pour l'ennemi. Quoique les six huitièmes de la ville aient été consumés par le feu, il restait encore assez de bâtimens pour loger toute l'armée de Napoléon. Il était hors de toute probabilité que l'incendie se communiquerait à tous les quartiers ; et, tant qu'il n'y aurait pas eu de vent violent, le feu se serait arrêté faute d'alimens, à cause des jardins, des espaces et des boulevards. Ainsi, la destruction des provisions de bouche, amassées dans les maisons que la flamme aurait dévorées, eût été le seul mal réel fait à l'ennemi, et le triste fruit d'une mesure aussi atroce qu'insensée.

Mais les provisions restées dans les maisons se bornaient à peu de chose, car Moscou s'ap-

provisionne par le traînage et la navigation du printemps jusqu'au mois de septembre, et après par les bateaux jusqu'à l'hiver ; mais, la guerre ayant commencé au mois de juin, et l'ennemi étant déjà maître de Smolensk, au commencement d'août tout transport s'arrêta, et on ne s'occupa plus à faire venir des provisions dans une ville sans défense et menacée d'invasion. Plus tard la plus grande partie de la farine qui se trouvait dans les magasins du gouvernement, et dans ceux des marchands de blé, fut convertie en pain et en biscuit, et pendant les treize jours qui précédèrent l'entrée de Napoléon à Moscou, six cents chariots, chargés de biscuit, de gruau et d'avoine, partaient chaque matin pour l'armée. Ainsi le motif même de priver l'ennemi de vivres ne pouvait pas exister. Une considération plus importante encore aurait arrêté l'exécution du projet de l'incendie (si toutefois, il eut été décidé) ; c'est de porter Napoléon à forcer le prince Koutousow à une bataille à sa sortie de Moscou, bataille dont les chances étaient en faveur de l'armée française, qui avait plus

du double de combattans que l'armée russe, embarrassée de blessés et d'une partie de la population de Moscou, qu'elle venait de quitter.

2° *Les matières combustibles préparées par un Schmidt chargé de confectionner un ballon.*

L'incendie n'ayant jamais été organisé ni préparé, les matières combustibles de Schmidt rentrent dans le néant. Cet homme, qui prétendait avoir trouvé le moyen de diriger les ballons, s'occupait à en construire, et par esprit de charlatanerie il exigeait le secret sur son travail. On a donné trop d'importance à l'histoire de ce ballon pour jeter du ridicule sur les Russes ; mais les jocrisses sont rares parmi eux, et on n'aurait jamais persuadé à un habitant de Moscou que ce Schmidt détruirait l'armée française avec un ballon, pareil à celui dont les Français se sont servis à la bataille de Fleurus. Et qu'avait-on besoin d'établir une fabrique de matières combustibles ?

La paille et le foin auraient été plus à por-

tée des incendiaires que les feux d'artifice, qui exigent des précautions, et qui sont aussi difficiles à cacher qu'à manier pour des gens qui n'en ont pas l'habitude.

3° *Les pétards trouvés dans les poêles de mon hôtel à Moscou.*

Pourquoi aurais-je fait placer des pétards dans mon hôtel ? En voulant chauffer les poêles on les aurait découverts, et même en cas d'explosion il y aurait eu quelques victimes et pas d'incendie.

Un médecin français, qui avait été logé dans mon hôtel, m'a dit que l'on avait trouvé dans un poêle quelques cartouches de fusil : si au bout de quelque temps elles sont devenues des pétards, il n'y a pas de raison pour que l'on ne dise après que c'étaient des globes de compression. Quant à moi je laisse l'invention des pétards au bulletin, ou si réellement on a trouvé quelques cartouches dans les poêles de ma maison, elles ont pu être placées après mon départ, peut-être pour fournir une petite preuve de plus que j'avais le pro-

jet d'incendier Moscou ; de même que les fusées que l'on prétend avoir trouvées sur les incendiaires, pouvaient être prises des établissements particuliers, où on faisait des feux d'artifice pour les fêtes qui se donnaient à Moscou et dans la campagne.

4° *Les aveux des incendiaires, pris, jugés et fusillés.*

Voici une preuve qu'on a présentée comme certaine et convaincante, car elle est revêtue d'un jugement, des aveux des condamnés et de l'exécution des incendiaires. Napoléon annonce dans son vingtième bulletin, qu'on a pris, jugé et fusillé des chauffeurs ; que tous ces malheureux avaient été pris sur le fait, munis de matières combustibles et mettant le feu par mon ordre.

Le vingtième bulletin annonce que c'étaient trois cents malfaiteurs qui avaient mis le feu en cinq cents endroits à la fois. Ce qui est matériellement impossible. Peut-on d'ailleurs supposer que j'eusse donné liberté aux malfaiteurs, détenus dans les prisons, à condition

d'incendier la ville, et que ces gens eussent exécuté mes ordres pendant mon absence, devant toute une armée ennemie ? Mais je vais convaincre tous ceux qui se rendent à l'évidence, qu'il n'y a jamais eu de malfaiteurs employés.

A mesure que dans sa marche l'armée de Napoléon s'approchait d'une ville de gouvernement, les gouverneurs civils vidaient les prisons et expédiaient les malfaiteurs pour Moscou sous l'escorte de quelques soldats. Il arriva de là qu'à la fin du mois d'août les prisons de Moscou renfermaient les prisonniers des gouvernements de Witepsk, de Mohilow, de Minsk et de Smolensk. Leur nombre, compris ceux du gouvernement de Moscou, montait à huit cent dix individus, qui, sous l'escorte d'un bataillon pris dans un régiment de garnison, furent envoyés à Nigenï-Nowgorod, deux jours avant l'entrée de l'ennemi à Moscou. Ils arrivèrent au lieu de leur destination ; et, au commencement de l'année 1813, le sénat, pour éviter l'inconvénient de renvoyer tous ces accusés dans leurs gouvernements

respectifs, donna ordre aux tribunaux civils de Nigenï-Nowgorod, de faire et de finir leurs procès.

Mais le procès fait aux incendiaires, qui fut imprimé (et dont j'ai encore un exemplaire), annonce qu'on avait fait comparaître trente individus, dont chaque est nommé, entre lesquels treize, étant convenus avoir mis le feu à la ville par mon ordre, furent condamnés à mort. Cependant, selon les vingtième et vingt-unième bulletins, on en a fusillé d'abord cent et après encore trois cents. A mon retour de Moscou, j'ai trouvé et parlé avec trois des malheureux du nombre des trente désignés dans le procès : l'un était domestique d'un prince Sibirsky, et qui avait été laissé dans sa maison ; l'autre un vieux balayeur du Kreml ; le troisième, un garde-magasin.

Tous les trois, questionnés séparément, m'ont dit la même chose en 1812 et deux ans après, c'est-à-dire qu'ils furent arrêtés les premiers jours de septembre (vieux style), l'un pendant la nuit dans la rue, les deux autres

au Kreml, en plein jour, Ils restèrent quelque temps au corps de garde, dans le Kreml même ; ensuite, un matin, on les conduisit avec dix autres Russes aux casernes du quartier qui se nomme le Champ-des-Demoiselles. On leur adjoignit dix-sept autres individus ; et ils furent amenés sous une forte escorte devant le couvent de Petrowsky, qui est sur le boulevard. Là, ils attendirent à peu près une heure, après quoi beaucoup d'officiers arrivèrent à cheval, et mirent pied à terre. On rangea les trente Russes sur une ligne, et après en avoir compté treize par la droite, on les plaça contre le mur du couvent, et on les fusilla. Leurs corps furent attachés aux réverbères, avec un écriteau, qui annonçait en russe et en français, que c'étaient des incendiaires. Les autres dix-sept s'en allèrent, et ils ne furent point inquiétés depuis.

Le récit de ces gens (s'il est vrai) ferait croire que personne ne les a interrogés, et que les treize ont été fusillés par ordre suprême.

5° *Les aveux d'un homme se disant soldat de la police, trouvé dans les caves du Kreml, et mis en pièces par les soldats de la garde de Napoléon.*

Ce malheureux soldat de la police, ou qui prétendait l'être, trouvé dans une cave, avait pu dire qu'il était resté par ordre de son chef ; cependant, quel était ce chef, était-ce moi ? un maître de police ? un officier ? un sergent ? De quelle commission était-il chargé ? Mais pour celui-là on ne lui fit pas l'honneur de s'en occuper. Il fut massacré par les soldats de la garde.

6° *Les pompes enlevées.*

J'ai fait partir deux mille cent pompiers et quatre-vingt-seize pompes (car il y en avait trois pour chaque quartier) la veille de l'entrée de l'ennemi à Moscou. Il y avait un corps d'officiers attaché au service des pompes, et je n'ai pas jugé convenable de le laisser au service de Napoléon, ayant retiré de la ville toutes les autorités civiles et militaires.

Cependant il est tout naturel que l'on

veuille savoir au juste qui a mis le feu, et produit l'incendie de Moscou. Or, voici les détails que je peux donner sur cet événement, que Napoléon rejette sur moi, que les Russes rejettent sur Napoléon, et que je ne puis attribuer ni aux Russes, ni aux ennemis exclusivement. La moitié de la population russe restée à Moscou était composée de gens sans aveu et il se peut très bien qu'ils s'occupèrent à propager les incendies pour mieux piller dans le désordre. Mais cela ne serait pas encore une preuve convaincante qu'il y avait un plan arrêté de brûler la ville, et que ce plan et son exécution fussent mon ouvrage.

Le trait principal du caractère russe est le désintéressement, et la tendance à détruire plutôt que de céder, en terminant le débat par ces mots : *Cela ne sera donc pour personne.* Dans les conversations fréquentes que j'ai eues avec les marchands, les artisans et les gens du peuple, je leur entendais dire souvent, lorsqu'ils exprimaient avec douleur leur crainte que Moscou ne tombât entre les mains

de l'ennemi : *Il vaut mieux la brûler*. Pendant mon séjour au quartier général du prince Koutouzow, j'ai vu plusieurs personnes échappées de Moscou après l'incendie, se vanter d'avoir mis le feu à leurs maisons. Voici les détails que j'ai recueillis à mon tour ; je les présente ici tels qu'ils me sont parvenus. Je n'en ai pas été témoin oculaire, car j'étais absent.

Il y a dans la ville de Moscou une rue entière occupée par des charrons et des magasins de voitures. Lorsque l'armée de Napoléon arriva, plusieurs généraux et officiers se rendirent dans ce quartier, et après en avoir visité les établissements, ils choisirent les voitures et écrivirent leur nom sur les panneaux. Les propriéraires d'un commun accord, ne voulant pas fournir de voitures à l'ennemi, mirent la nuit le feu aux magasins.

Un marchand, émigré avec sa famille à Jaroslave, laissa son neveu pour avoir soin de sa maison. Celui-ci après le retour de la police à Moscou, vint lui déclarer qu'il y avait dix-sept corps étouffés dans la cave de son oncle;

et voici comment il rendit compte de cet événement. Le lendemain de l'entrée de l'ennemi dans la ville quatre soldats se présentèrent chez lui, examinèrent la maison où n'ayant rien trouvé à emporter, ils descendirent dans la cave, qui occupait le rez-de-chaussée, y trouvèrent une centaine de bouteilles de vin ; et, après avoir fait entendre par signe au neveu du marchand d'en avoir soin, ils revinrent dans la soirée, accompagnés de treize autre soldats, firent allumer des chandelles, descendirent dans la cave, s'y mirent à boire, à chanter et ensuite à ronfler. Le jeune marchand russe, les voyant plongés dans le sommeil de l'ivresse, conçut l'idée de les faire mourir ; il ferma la cave, l'encombra de pierres et s'enfuit dans la rue : au bout de quelques heures, ayant fait réflexion que ces dix-sept hommes pouvaient s'échapper, le rencontrer et le faire périr, il se décida à mettre le feu à la maison, ce qu'il exécuta en allumant de la paille.

Il est probable que ces dix-sept malheureux furent étouffés par la fumée. Deux hommes, l'un portier de M. Maurabiève, et l'autre mar-

chand propriétaire, furent pris sur le fait en mettant le feu à leur maison et fusillés.

D'un autre côté, Moscou ayant été le but et le terme de l'expédition de Napoléon en Russie, le pillage de cette ville avait été promis à l'armée. Après Smolensk, le soldat manquait de vivres et se nourrissait de grains de seigle et de la chair des chevaux. Il est naturel que ces troupes, arrivant dans une ville immense abandonnée par les habitants se répandissent dans les maisons pour y trouver à manger et à piller. Déjà la première nuit de l'occupation de Moscou, le grand corps de boutique en face du Kreml, avait été en feu, ensuite et presque sans interruption, il y a eu des incendies dans plusieurs quartiers de la ville ; mais le cinquième jour un vent violent porta la flamme partout, et en trois jours le feu dévora sept mille six cent trente-deux maisons. On ne pouvait s'attendre à beaucoup de précautions de la part des soldats qui, en visitant de nuit les maisons, s'éclairaient avec des bouts de chandelle, des torches et des fagots. Plusieurs même entretenaient au milieu des cours des bûchers allumés pour se chauffer.

L'ordre du jour qui autorisait chaque régiment bivouaqué près de la ville à envoyer un nombre désigné de soldats pour piller les maisons déjà brûlées, était pour ainsi dire une invitation ou une permission d'en augmenter le nombre. Mais ce qui confirme le plus les Russes dans l'idée que Moscou a été incendié par les ennemis, c'est l'explosion bien inutile du Kreml.

Voilà ce que j'ai à dire sur le grand événement de l'incendie de Moscou, qui a paru d'autant plus sublime qu'il était sans exemple dans l'histoire.

Napoléon quitta pour trois jours le Kreml, et revint attendre la paix au milieu des cendres fumantes, mais son destin s'accomplissait, et le doigt de la Providence désigna Moscou pour être le commencement de sa chute, comme Sainte-Hélène la fin de sa carrière.

Maintenant je vais faire quelques observations sur un ouvrage nouvellement publié par M. M*** sous le titre de « l'Expédition de Russie ». J'y ai trouvé beaucoup de vérité et d'impartialité, à l'exception de la partie historique de l'occupation de Moscou. Je ne dirai

plus rien sur l'incendie, mais je relèverai quelques fautes de M. M*** sur plusieurs faits qu'il avance, en répétant les assertions de plusieurs écrivains qui se soucient peu d'être exacts. Ceci ne regarde pas les opérations militaires dont l'auteur a été témoin, et qu'il décrit en officier expérimenté. Sa critique est sage ; il n'a pas métamorphosé l'histoire en roman, et ne ressemble en rien aux auteurs qui se plaisent à dire des sottises non-seulement en parlant des individus, mais des nations entières, comme l'auteur des fastes de la France qui appelle la nation russe *le bétail à face humaine ;* le « Miroir » qui annonce que le Russe *brave la mort dans les combats par la crainte du Knout* ; les gazettes, qui se plaisent à qualifier les armées russes de sauvages, de cosaques, et autres recueils de plates calomnies et de tissus de mensonges, comme les livres : *de la Russie et de l'esclavage ; du désastre de Moscou*, etc. Pour ce qui me regarde personnellement, je ne finirais pas si je voulais rapporter toutes les platitudes qu'on a débitées sur mon compte : je suis tantôt

d'une origine inconnue, tantôt d'une extraction commune, employé à de viles fonctions à la cour, bouffon de l'empereur Paul ; destiné à l'état ecclésiastique, élève de l'archevêque Platon, ayant fait mes études dans toutes les villes de l'Europe, gras et maigre, grand et petit, aimable et brutal ; nullement offensé des sottises que m'ont prodiguées si libéralement les chiffonniers de l'histoire, je vais exposer ici mon état de service. Je fus officier des gardes, et gentilhomme de la Chambre sous le règne de l'impératrice Catherine II ; aide-de-camp général des postes sous le règne de l'empereur Paul Ier, grand chambellan et général commandant en chef de la ville et du gouvernement de Moscou sous l'empereur actuel. Quant à mon origine, au risque de mettre en colère tous ceux qui opinent sous le bonnet rouge, je leur dirai que le chef de notre famille, qui vint s'établir en Russie il y a plus de trois siècles, descendait en ligne directe d'un des fils de Gengis-Kan.

Dans l'ouvrage sur lequel je fais des observations, M. M*** me donne un caractère vio-

lent ; le premier qui l'a dit à tout hasard (car d'autres l'ont répété ensuite) serait embarrassé de fournir les preuves de ce qu'il a avancé. Avant que de prononcer sur les actions et la conduite d'un homme en place, on doit, si on ne veut pas commettre d'injustice, faire attention au temps, aux lieux, aux circonstances, et se mettre bien au fait des motifs qui font agir. Otez de mon administration de l'année 1812 la torche incendiaire dont Napoléon dans son intérêt arma ma main, on trouvera un plan dont je ne me suis pas écarté, et que j'ai exécuté avec calme et patience. Un autre à ma place aurait peut-être mis moins d'activité ; mais il y avait trois motifs qui réchauffaient sans cesse mon zèle à cette époque désastreuse. C'était la gloire de mon pays, l'importance du poste qui m'était confié par mon souverain, et la reconnaissance pour les bienfaits de l'empereur Paul Ier. On était si occupé que l'on n'avait pas le temps de tomber malade, et je ne comprends pas comment j'ai pu résister à tant de fatigue. Depuis la prise de Smolensk jusqu'à

ma sortie de Moscou, pendant vingt-trois jours, je n'ai pas dormi dans mon lit. Je me couchais tout habillé sur un canapé, continuellement réveillé pour lire les dépêches qui m'arrivaient de tous côtés, pour causer avec les courriers et les expédier souvent sur-le-champ. J'ai acquis la certitude qu'il y a toujours moyen d'être utile à sa patrie lorsqu'on entend la voix qui crie : Sacrifie-toi pour mon salut. Alors on méprise les dangers, on brave les obstacles, on ferme les yeux sur l'avenir ; mais dès l'instant que l'on s'occupe de soi-même et que l'on commence à calculer, on ne fait rien qui vaille, et on rentre dans la classe vulgaire.

J'avais deux objets importans en vue, dont je faisais dépendre la destruction de l'armée française, c'était de maintenir la tranquillité à Moscou, et d'en faire partir les habitans. Je réussis au-delà de mes espérances. Le calme se maintint jusqu'au moment de l'entrée de l'ennemi, et sur deux cent quarante mille habitans il ne resta que douze à quinze mille hommes qui étaient ou des bourgeois, ou des

étrangers, ou des gens de la lie du peuple, mais personne de marque soit de la noblesse, du clergé ou des marchands. Le sénat, les tribunaux, tous les employés avaient quitté la ville quelques jours avant l'occupation de l'ennemi. J'ai voulu ôter à Napoléon toute possibilité de former des relations, de communiquer de Moscou avec l'intérieur de l'empire, et de mettre en usage l'influence que le Français s'est acquis en Europe par sa littérature, ses modes, sa cuisine et sa langue. Par ces moyens on aurait produit un rapprochement avec les Russes, on aurait obtenu de la confiance et ensuite on aurait exigé des services ; mais au milieu des gens que l'on trouva à Moscou, la séduction fut sans effet comme au milieu de sourds et de muets.

La tranquillité troublée à Moscou pouvait produire de mauvaises impressions sur l'esprit des Russes qui avaient tous les yeux fixés sur elle, et l'avaient prise pour guide et pour modèle. C'est de là que s'est répandu ce patriotisme ardent, ce besoin de sacrifices, cette ardeur guerrière et ce désir de vengeance

contre l'ennemi qui avait l'audace de pénétrer si loin. A mesure que la nouvelle de l'occupation de Moscou parvenait dans les provinces, le peuple entrait en fureur, et certes un tel événement devait paraître bien extraordinaire à une nation dont le sol n'avait pas été touché par l'ennemi depuis près d'un siècle, à compter de l'irruption de Charles XII, roi de Suède. Napoléon eut le même sort : tous deux perdirent leur armée, tous deux furent fugitifs, l'un chez les Turcs, l'autre chez les Français.

Le petit écrit que j'ai publié en 1807 était destiné à prémunir les habitans des villes contre les Français habitant en Russie, qui essayaient de familiariser les esprits avec l'idée de succomber sous les armées de Napoléon. Je n'en disais pas de bien ; mais nous étions en guerre, et il était permis aux Russes de ne pas les aimer à cette époque. Mais la guerre finie, le Russe n'a gardé aucune rancune et revenait à la sympathie qui existe toujours entre deux braves nations. Il n'a pas conservé cette malveillance que les Français mani-

festent jusqu'à présent contre les étrangers, et ne leur pardonnent pas les deux occupations de Paris ainsi qu'un séjour de trois années en France. D'ailleurs je le demande, quel est le pays où trois mille six cent trente Français, établis dans une capitale qui allait être envahie par leurs compatriotes, auraient pu vivre, non seulement tranquilles mais s'occuper de leur commerce et exercer leurs métiers ? Personne n'a été insulté, et les cabarets, dans le prétendu désordre au jour de l'entrée de Napoléon à Moscou, ne peuvent avoir été pillés parce que, d'après mon ordre, il ne s'y trouvait par une goutte de vin.

Ce jeune marchand, massacré par le peuple, et que l'on prétend être une victime de son étourderie, avait composé et non traduit une proclamation de Napoléon ; il voulut compromettre d'autres personnes, fut trouvé coupable par le sénat, et jugé digne du supplice. Il fut le seul traître de toute la ville de Moscou ; son esprit avait été perverti par un précepteur allemand, membre d'une société secrète. Le père de ce malheureux jeune

homme était si indigné de la conduite de son fils qu'il voulait le tuer de sa main.

Le directeur des postes de Moscou n'a jamais été envoyé en Sibérie, mais éloigné à Voronège pour d'autres motifs que celui d'une gazette allemande.

Les proclamations que je publiais n'avaient d'autre but que de calmer l'inquiétude ; mais on savait tout ce qui se passait : les nouvelles de l'armée se succédaient avec une grande rapidité de Smolensk à Moscou. Le fond de mes bulletins était tiré des communications que je recevais d'abord du général Barklay, et ensuite du prince Koutouzow. Quant aux expressions, elles ne pouvaient être plus offensantes pour l'ennemi que les proclamations françaises de l'année 1814, où on disait que les Russes aimaient la chair des petits enfants.

Il n'a jamais existé de haine entre le prince Koutouzow et moi et d'ailleurs ce n'eût pas été le temps de l'exercer. Nous n'avions aucun intérêt à nous tromper, et nous ne pouvions pas traiter ensemble de l'incendie de

Moscou, car personne n'y songeait. Il est vrai que dans l'entrevue que j'ai eue avec lui aux barrières, il m'assura qu'il avait le dessein de livrer une bataille ; et le soir, après un conseil de guerre tenu à la hâte, il m'adressa une lettre par laquelle il m'annonçait qu'en conséquence des mouvemens de l'ennemi, il se voyait forcé à regret d'abandonner Moscou, et qu'il allait se poster sur le grand chemin de Rézane.

D'après ce que je viens de dire, M. M*** est en contradiction ; car en établissant une inimitié entre le prince Koutouzow et moi, il détruit toute possibilité d'une confiance réciproque. Si on devenait ennemi de tous ceux que l'on blâme, l'ouvrage de M. M*** lui en procurerait une bonne quantité.

La retraite continuelle de nos armées ayant excité la clameur générale, le public, comme partout ailleurs, composé d'une dizaine de crieurs et de milliers d'échos, témoignait le désir de voir le prince Koutouzow à la tête des troupes. L'empereur le nomma, mais c'était pour terminer les différens qui s'élevèrent

entre le général Barklay et le prince Bagratione qui commandaient chacun une armée, et se trouvaient réunis sous Smolensk.

Voilà toute la part que j'ai eue à la nomination du prince Koutouzow, que M. M*** m'attribue. En rendant toute justice à l'esprit, aux blessures et à l'âge du prince Koutouzow, et sans vouloir trop critiquer ses opérations militaires, je suis persuadé qu'il ne serait jamais arrivé jusqu'à Borodine avec quatre-vingt-treize mille hommes, et que le général Barklay aurait attaqué l'ennemi à Krasnoy, et ne serait pas resté quatre marches en arrière lors du passage de la Bérésina.

Jusqu'à la guerre de 1806, je n'avais pas plus de haine pour Napoléon que le dernier des Russes ; j'ai évité d'en parler tant que j'ai pu ; car je trouve que l'on a écrit sur son compte trop et trop tôt. Les peuples de l'Europe se rappelleront longtemps les maux qu'il leur a fait éprouver par la guerre, et dans la classe éclairée deux générations existantes se partageront entre l'enthousiasme pour le conquérant, et la haine pour l'enva-

hisseur ; je ferai même ici franchement ma profession de foi à son égard : Napoléon a été à mes yeux un grand général après ses campagnes d'Italie et d'Egypte ; bienfaiteur de la France quand il enchaîna la révolution durant le consulat ; despote dangereux pour l'Europe dès qu'il se fut fait empereur ; conquérant insatiable jusqu'en 1812 ; homme enivré de gloire et aveuglé par la fortune dès qu'il entreprit la conquête de la Russie ; génie abattu à Fontainebleau et après Waterloo ; et à Sainte-Hélène, prophète Jérémie.

Enfin je pense qu'il mourut de chagrin d'avoir cessé de troubler le monde, et de se voir relégué sur un rocher pour y être dévoré par le souvenir du passé et les tourmens du présent, sans pouvoir accuser personne que lui-même, ayant été lui seul l'auteur de son élévation et de sa chute. J'ai regretté bien souvent que le général Tamara, chargé en 1789 pendant la guerre avec les Turcs, d'organiser une flottille dans la Méditerranée, n'ait pas accepté la proposition de Napoléon de passer au service de la Russie ; mais le

grade de major, auquel il prétendait comme lieutenant-colonel de la garde nationale corse, lui valut un refus. J'ai eu cette lettre plusieurs fois entre les mains.

Quant aux révolutionnaires français et à leurs élèves dans d'autres pays, j'ai abhorré leur dessein dès qu'il devint évident par la réussite. Tout ce qui s'est passé en Europe depuis trente ans a servi à me confirmer dans mon opinion sur le compte de ceux dont les projets tendent à bouleverser des gouvernemens. N'importe sous quelle dénomination ces gens se cachent ou sont connus, l'égoïsme les guide, l'intérêt les aveugle.

Malheureusement dans ce siècle, où tant d'événemens ont accoutumé deux générations à se soustraire aux principes qui imposent le respect dû à l'autel et au trône, une poignée de factieux ou d'ambitieux parvient aisément à séduire une portion du peuple, en lui parlant, selon les circonstances, de bonheur, de richesse, de liberté, de gloire, de conquête et de vengeance. On le soulève, on le fait marcher et on le précipite dans un abîme

de maux. On est arrivé au point d'envisager les révolutions comme un besoin de l'esprit du siècle, et, pour grossir l'avalanche de la révolte, on fait briller en perspective les avantages d'une constitution, sans s'embarrasser si elle convient au pays, aux habitants et aux voisins ; voilà la maladie du siècle. C'est une fièvre plus dangereuse que toutes les fièvres et que la peste ; car elle est non-seulement épidémique et contagieuse, mais elle se gagne par la lecture et la conversation. Ses symptômes sont bien prononcés ; elle commence par un flux de grands mots qui semblent sortir de la bouche d'un législateur, d'un ami de l'humanité, d'un prophète, ou d'un chef puissant. Ensuite vient un déluge d'insultes contre toute autorité, une soif du pouvoir, un appétit désordonné de richesses, une transpiration de projets, enfin le transport au cerveau, pendant lequel le malade veut grimper le plus haut possible en bouleversant tout ce qu'il rencontre.

Malgré tous les efforts des agitateurs, les peuples égarés pour quelque temps finiront

toujours par être ramenés à l'ancien ordre de choses, soit par la réflexion, soit par la lassitude, soit par les excès mêmes ; car on reconnaît bientôt que tout le monde ne peut être riche, et qu'il n'y a pas assez de place sur le trône pour des milliers de sujets qui veulent se métamorphoser en souverains pour régner sur une nation qui ne s'en soucie pas. Il est déjà prouvé par l'histoire que tout peuple qui se révolte contre son souverain empire sa condition, et paie cher son égarement, puisque si dans la lutte le maître légitime triomphe des factieux, il ne sera pas disposé à leur accorder ce qu'ils désirent ; et dans le cas contraire, si le souverain légitime succombe dans la défense de ses droits contre des sujets révoltés, alors ceux-là passeront tout de suite sous un despotisme militaire, car au défaut d'un Napoléon il se trouvera partout plus d'un Iturbide.

La députation de la ville de Moscou, dont parle M. M***, avait été composée d'une douzaine de gens du peuple, très mal vêtus. Celui qui représentait, dans cette occasion solen-

nelle, la noblesse, le clergé, les autorités et le corps des marchands de la capitale, était un simple prote. Napoléon, voyant le ridicule de cette farce, lui tourna le dos.

L'escorte des dragons de la police dont parle M. M*** était composée de dix hommes pour accompagner la voiture où étaient les papiers de l'administration. Quant à ma personne j'étais à cheval, et je ne suis sorti de la ville qu'au moment où on tirait le canon au Kreml.

Avant de finir ce petit écrit, je vais faire des observations sur les bulletins de Napoléon, datés de Moscou, et on verra si ces pièces officielles peuvent servir de matériaux à l'histoire.

BULLETINS	OBSERVATIONS
N° 19 du 16 septembre.	
« La plus complette » anarchie régnait dans » la ville ; des forcenés » ivres couraient dans » les rues et mettaient » le feu partout.	« Le peu d'habitans » qui restaient dans la » ville se tenaient ren- » fermés chez eux, rete- » nus par la crainte et » l'incertitude. Si au

BULLETINS	OBSERVATIONS
	» moment de l'entrée de » Napoléon à Moscou, » les forcenés mettaient » déjà le feu, pourquoi » ne les a-t-on pas arrê- » tés ?
» Le gouverneur Ros- » topchine avait fait en- » lever tous les mar- » chands et négocians, » par le moyen desquels » on aurait pu rétablir » l'ordre.	» Tous ces gens étaient » partis d'eux-mêmes de- » puis plusieurs jours. » D'ailleurs, quel ordre » peuvent rétablir des » marchands dans un » quartier général, et » dans toute une armée ?
» Plus de quatre cents » Français et Allemands » avaient été arrêtés par » ses ordres.	» Pas un.
» Enfin il avait fait » enlever les pompiers » avec les pompes.	» Je l'ai déjà dit, qua- » tre-vingt-seize pompes, » avec tout le service et » les attelages avaient » été envoyés dans l'in- » térieur de l'empire.
» Trente mille blessés » ou malades russes » sont dans les hôpitaux	» Seize à dix sept mille » sont partis sur quatre » mille chariots, la veille

BULLETINS

» abandonnés, sans se-
» cours et sans nourri-
» ture.

» Les Russes avaient
» perdu cinquante mille
» hommes à la bataille
» de la Moskowa. On a
» fait le relevé des géné-
» raux russes blessés ou
» tués à la bataille, il se
» monte à quarante-cinq
» ou cinquante.

OBSERVATIONS

» de l'occupation de
» Moscou, pour Kalom-
» na, d'où ils ont des-
» cendu l'Oka, dans de
» grandes barques cou-
» vertes, jusqu'au gou-
» vernement de Rezane,
» où on a établi des hô-
» pitaux. Deux mille
» blessés sont restés à
» Moscou.

» Nous n'avons perdu
» en tués et blessés que
» trente-cinq à trente-six
» mille hommes ; mille
» sept cent trente-deux
» officiers et dix-huit gé-
» néraux. Napoléon per-
» dit en tués et en bles-
» sés plus de cinquante
» mille hommes ; douze
» cents officiers et qua-
» rante-neuf généraux.
» J'ai eu tous les rap-
» ports par un officier
» qui en était chargé, et
» qui était dans les bu-
» reaux du prince de
» Neuchâtel. Cet officier,
» blessé à la bataille de

BULLETINS | OBSERVATIONS

» Borodino, était resté à » l'hôpital de Galitzine.

20e Bulletin. Le 17 septembre.

» On a trouvé dans la » maison de ce misérable Rostopchine des » papiers et une lettre à » demi-écrite.

» Tous ces papiers, la » plupart insignifians, » ont été repris par les » Cosaques, et ne va» laient pas la peine de » m'être renvoyés. Je » n'ai pas été pris au dé» pourvu ; encore moins » surpris de l'entrée de » l'ennemi ; ainsi j'aurais » eu le temps d'achever » une lettre. Je suis sorti » à cheval au petit pas » par la barrière de Re» zane, et je n'ai quitté » les boulevards que » lorsqu'on vint m'an» noncer que l'avant» garde française était » entrée dans la ville.

» Le 16 un vent vio» lent s'est élevé ; trois à » quatre cents brigands » ont mis le feu dans la

» Ainsi ces trois à qua» tre cents brigands, en » attendant un vent vio» lent, sont restés qua-

BULLETINS — OBSERVATIONS

» ville en cinq cents en- » droits à la fois par » l'ordre du gouverneur » Rostopchine.

» tre jours au milieu de » l'armée française. Il » fallait qu'ils fussent » bien habiles pour met- » tre le feu à cinq cents » endroits à la fois, s'ils » n'étaient que trois à » quatre cents. Quant à » mon nom, il sert de » refrain à l'incendie, » comme celui de Marlbo- » rough dans la chan- » son.

» Des églises, il y en » avait mille six cents.

» Il n'y en avait que » deux cent soixante- » sept.

» Cette perte est in- » calculable pour la Rus- » sie ; ce n'est pas l'éva- » luer trop haut que de » la porter à plusieurs » milliards.

» D'après les calculs » faits par une commis- » sion, les dommages » produits par l'incendie » et la guerre tant dans » la ville que dans le » gouvernement de Mos- » cou, ne montaient qu'à » 321 millions de rou- » bles ; ainsi c'est bien » loin de plusieurs mil- » liards.

BULLETINS	OBSERVATIONS
» Trente mille Russes » blessés et malades ont » été brûlés.	» J'ai déjà dit qu'il » n'en était resté que » deux mille et les deux » hôpitaux où ils étaient » n'avaient pas même été » brûlés.
» Et on a réduit deux » cent mille bons habi- » tans à la mendicité, » c'est le crime de Ros- » topchine, exécuté par » des scélérats délivrés » des prisons.	» A mon retour à Mos- » cou après la sortie de » l'ennemi j'y ai trouvé » douze à quinze cents » individus de la classe » pauvre du peuple, dans » l'état de la plus grande » misère : ils furent lo- » gés, habillés, et nourris » pendant un an aux » frais du gouvernement; » quant aux scélérats em- » ployés à l'incendie d'a- » près le bulletin, ils » étaient alors au moins » à la distance de cin- » quante lieues de Mos- » cou l'ayant quittée qua- » tre jours auparavant.
» Le soldat a trouvé » et trouve beaucoup de » pelisses et de fourru-	» Oui, mais on appor- » te les fourrures dès le » commencement du traî-

BULLETINS	OBSERVATIONS
» res pour l'hiver, Mos- » cou en est le magasin.	» nage, et les milices de » Moscou, de Twer, de » Jaroslaw et de Wla- » dimir en ayant acheté » soixante-onze mille, il » en resta bien peu.
21ᵉ *Bulletin 20 septembre.*	
» Trois cents chauffeurs » ont été arrêtés et fusil- » lés.	» Ainsi, c'est une er- » reur de deux-cent qua- » tre-vingt-sept car j'ai » déjà dit qu'il y en avait » eu seulement treize de » fusillés.
» Le beau palais de » Catherine meublé à » neuf.	» Il n'avait jamais été » meublé : bâti à l'extré- » mité de la ville, il fut » converti, du temps de » l'empereur Paul, en ca- » serne, et je le fis ser- » vir d'hôpital aux bles- » sés.
» Pendant que Ros- » topchine enlevait les » pompes de la ville, il » laissait soixante mille » fusils, cent cinquante	» Seize cents fusils ré- » parés à l'arsenal ont » été donnés à la milice » de Moscou ; pour les » canons, il y en avait

BULLETINS

» canons, et un million
» cinq cent mille cartou-
» ches, etc.

OBSERVATIONS

» quatre-vingt-quatorze
» du calibre de six, avec
» les affûts et caissons :
» ils sont partis pour
» Nigeny - Nowgorode,
» avant l'entrée de l'en-
nemi à Moscou, qui ne
» trouva à l'arsenal que
» six canons crevés sans
» affûts, et deux énormes
» couleuvrines. Puisque
» Napoléon a été obligé
» de laisser au Kreml
» plus de mille voitures
» de toute espèce, il ne
» pouvait pas emmener
» non plus les canons
» russes, et nous les au-
» rions retrouvés au mê-
» me endroit. La plus
» grande partie de cette
» artillerie a fait, depuis,
» la campagne de 1813,
» avec la milice formée
» par le général comte
» de Tolstoy ; il est vrai
» qu'on a laissé un des
» magasins à poudre, ce-
» lui où on travaillait à
» faire les cartouches

BULLETINS	OBSERVATIONS
	» pour l'armée russe. La » nuit même de son pas- » sage par Moscou ; on » n'y avait pas mis le » feu par la même négli- » gence qui a fait brûler » trop tôt le pont à Leip- » zig.
» L'incendie de cette » capitale retarde la » Russie de cent ans.	» La capitale a été re- » bâtie preuve que ses » habitans n'ont pas été » ruinés. Elle contient » presque le même nom- » bre d'habitans qu'a- » vant l'incendie, avec » cette différence que » tout est bâti en bri- » ques. Des palais ma- » gnifiques, des rues en- » tières toutes neuves et » des places publiques » superbes, en font déjà » une des plus belles vil- » les de l'Europe, grâce » aux soins et à la sollici- » tude paternelle de l'em- » pereur Alexandre, et » la Russie, au lieu d'être » retardée d'un siècle a

BULLETINS — OBSERVATIONS

» connu sa force, ses ri-
» chesses et ses ressour-
» ces gigantesques.

» On a trouvé au Krem-
» lin plusieurs ornemens
» servant au sacre des
» empereurs, et tous les
» drapeaux pris aux
» Turcs depuis cent ans.

» Les ornemens qui
» servaient aux sacres
» et qui font partie du
» trésor, ainsi que celui
» du patriarche estimés
» à 21 millions de rou-
» bles, avaient été expé-
» diés avant l'entrée de
» l'ennemi à Nigeny-
» Nowgorode et à Vo-
» logda ; quant aux dra-
» peaux pris dans les
» guerres sur les ennemis
» de la Russie ils sont
» tous à l'arsenal de Pé-
» tersbourg.

23e Bulletin 9 octobre.

» On a trouvé une ma-
» done enrichie de dia-
» mans : on l'a envoyée
» aussi à Paris.

» L'usage en Russie
» est d'orner de pierres
» précieuses des images
» que l'on a dans une vé-
» nération particulière :
» il paraît que ce tro-
» phée n'est pas parvenu
» jusqu'en France, de

» même que cette énorme croix qui surmontait le grand clocher nommé Fvanveliki ; elle était de fer doré ; mais un voyageur allemand, Adam Oléarius qui vint à Moscou du temps du czar Alexis, prétendait (je ne sais sur quelle autorité), que cette croix était d'argent massif doré : aussi quand on a vu qu'elle était de fer on l'abandonna.

» Il paraît que Rostopchine est aliéné. A Woronovo, il a mis le feu à son château.

» Je ne sais pourquoi Napoléon me fait perdre l'esprit. J'ai mis le feu à mon château par la raison que j'ai indiquée dans un écrit collé sur la porte de l'église, et je n'ai fait que prévenir l'ordre donné à un envoyé à Woronovo, qui ne trouva que des cendres; il raconta ceci à

BULLETINS	OBSERVATIONS
	» un colonel russe, qui le » ramassa pendant la retraite après le passage » de la Bérézina. Napoléon aimait à brûler; » preuve, l'ordre donné » au maréchal Mortier » d'avoir soin de mettre » le feu à mes deux maisons à Moscou (*Expédition de Russie*, tome » II, page 244). Celle qui » est à la barrière fut » brûlée, mais l'hôtel en » ville ne le fut pas, » parce que le lendemain du départ de la » grande armée, Moscou » était rempli de cosaques et de paysans armés qui parcouraient » les rues.
» L'armée russe désavoue l'incendie de » Moscou; les auteurs » de cet attentat sont en » horreur en Russie; on » regardait Rostopchine » comme une espèce de	» L'armée russe était » persuadée que Moscou » avait été brûlé par l'ennemi, et ne pouvait pas » me regarder comme » une espèce de Marat, » ignorant jusqu'à l'exis-

BULLETINS	OBSERVATIONS
» Marat. Il a pu se consoler dans la société » du commissaire anglais Wilson.	» tence de ce grand » homme de la Révolution. Je n'avais pas besoin de consolations; » je gémissais sur la » perte de mes compatriotes, sans songer » aux miennes, et ce » n'est qu'au quartier-général que je rencontrai M. Wilson.
» On est parvenu avec » beaucoup de peine à » tirer des hôpitaux et » maisons incendiés, une » partie des malades russes ; il reste encore » quatre mille de ces » malheureux. Le nombre de ceux qui ont péri dans l'incendie est » extrêmement considérable ».	» On ne s'est donné » aucune peine à tirer » des hôpitaux nos blessés et nos malades : » ils ont été exposés à » mourir de faim ; car » les blessés et les malades de l'armée de » Napoléon n'avaient » eux-mêmes que peu à » manger. J'en ai trouvé » treize cent soixante » vivans, réunis à l'hôpital Cheremetew, exténués par la privation » d'alimens, et c'est avec » beaucoup de peine que » l'on parvint à en sau-

BULLETINS | OBSERVATIONS

» ver et rétablir la moitié.

26e Bulletin. 23 octobre.

» Moscou est aujourd'hui un vrai cloac mal sain et impur.

» Pourquoi Napoléon y resta-t-il trente-six jours ?

» Une population de deux cent mille âmes errant dans les bois, mourant de faim, vient sur ses décombres chercher quelques débris et quelques légumes de jardins pour vivre.

» Comme on ne trouvait rien à manger, des soldats de l'armée de Napoléon rôdaient dans les villages pour trouver de quoi assouvir la faim. Il faudrait donc que ces deux mille individus russes eussent pu exister plus d'un mois sans prendre de nourriture.

» L'Empereur fit miner le Kremlin ; le duc de Trévise le fit sauter le 23, à deux heures du matin ; tout a été détruit : cette ancienne citadelle, le premier

» Il y a eu un clocher, deux pans de murs, deux tourelles et le quart de l'arsenal, qui ont sauté. Le palais des czars est resté intact, le feu même n'y a

BULLETINS	OBSERVATIONS
» palais des czars ont » été... »	» pas pénétré. Les réparations ont coûté tout » au plus 500.000 francs; » le Kremlin existe avec » ses anciens souvenirs » et un nouveau de plus, » que Napoléon a laissé » en exerçant sa mauvaise humeur sur des » briques, faisant ses » adieux à Moscou ».

Napoléon avait été aveuglé par ses succès précédens, il a cru que la Russie serait subjuguée tout entière dès qu'il serait le maitre de la capitale et que l'empereur Alexandre lui proposerait la paix.

Mais, avec tout le génie qu'il a eu avant l'année 1812, il se trompa doublement et vit manquer tous ses projets ; il n'avait pas connu la fermeté de l'empereur de Russie et n'avait aucune idée de l'homme russe, qui se montra à cette époque dans tout son éclat : il a fallu à celui-ci un grand danger pour déployer un grand caractère ; l'ignorance de la langue du

pays fait que les étrangers ne connaissent du peuple russe que son costume et sa figure. On a jeté du mépris sur la barbe, et on a traité en sauvage tous ceux qui la portaient. Mais le peuple russe a prouvé qu'il est au-dessus de plusieurs autres peuples, parce qu'il est inaccessible à la crainte et incapable de trahison ; il porte dans son énergie morale et dans sa force physique la conviction du succès, il ne connait point d'obstacle et de danger ; il dit ; *Tout est possible, pourquoi pas on ne meurt pas deux fois* ; et avec ces mots il entreprend tout, succombe ou réussit.

Souvent il devient héros sans le savoir et sans tirer aucune vanité de ses actions.

Quand on lui prodigue des louanges il vous répond : *Dieu m'a aidé, ce n'est pas une merveille, je suis un homme tout comme un autre.*

L'année 1812 l'empereur Alexandre ayant dit ; *Guerre à mort*, les Russes répondirent : *Nous sommes prêts*. On n'a pas eu besoin de les stimuler par des promesses et des récompenses. On n'avait qu'à dire allons, et ils nous

suivaient ; donnez, et ils apportaient tout ce qu'ils avaient.

La population de Moscou a été exaspérée la première en apprenant, même avant la prise de Smolensk, que rien n'était épargné par l'ennemi, que les maisons étaient pillées, les femmes outragées, les églises converties en écuries. Ils jurèrent vengeance sur les tombeaux de leurs pères, et exterminèrent tout ce qu'ils purent. Dans les environs de Moscou, les paysans possédaient plus de dix mille fusils ennemis. Combien encore de maraudeurs et d'hommes désarmés tombèrent sous leurs coups ; ils mettaient le feu à leurs maisons pour faire périr des soldats qui s'y renfermaient.

Après ma rentrée à Moscou, j'ai vu beaucoup de paysans qui étaient venus de cent cinquante lieues, bien montés, armés chacun d'un sabre et d'une lance, et qui avaient fait la guerre à l'ennemi avec les paysans du gouvernement de Moscou. Ceux-là donnaient pour toute réponse à la question sur le motif qui les avait amenés de si loin, *les nôtres*

étaient en danger. On connaît l'histoire du paysan de Smolensk, marqué à la main pour être reconnu, qui se la coupa d'un coup de hache. Une vieille femme, d'un village aux environs de Moscou, m'amena ses deux petits-fils pour les envoyer à l'armée, et, posant ses mains sur leurs têtes les yeux levés vers le ciel, prononça ces mots : *Allez, mes bons amis, ne retournez chez moi que lorsqu'il n'y aura plus d'ennemis sur le sol de la Russie, autrement ma malédiction vous attend.*

Un vieux soldat, estropié dans la guerre d'Italie et retiré dans son village, se faisait attacher à la selle de son cheval pour mener les paysans au combat. Un jeune paysan que son maître fit venir à Moscou, perdit l'appétit et le sommeil après la prise de Smolensk ; il demandait à se battre avec l'ennemi : je l'envoyai à l'armée, et il périt à la bataille de Borodino. La bravoure du soldat russe est trop connue pour avoir besoin d'éloges ; il est inutile de le stimuler ni par l'avancement ni par des pensions ; il obéit et combat sans se soucier que les bulletins, les biogra-

phies, les lithographies et les couplets le présentent dans les batailles, en tonnerre, en avalanches, ou en tête de Méduse foudroyant, écrasant, balayant et pétrifiant tout au moment de son apparition.

Enfin dans cette lutte courte mais terrible de la Russie contre tout le continent de l'Europe, ayant Napoléon pour chef, tous les Russes ont rivalisé de zèle, de dévouement et de fidélité.

La noblesse de Moscou offrit à l'Empereur un homme sur dix, approvisionné pour trois mois, ce qui produisit trente deux mille hommes ; les gouvernements de Toula, de Kalouga, de Wladimir et de Résane, chacun, par quinze mille hommes, et ceux de Twer et Faraslave par douze mille : ce qui donna en tout cent seize mille hommes de milice. C'est moi qui ai été chargé par l'Empereur d'organiser cette armée et six semaines après le décret, elle fut réunie chacune sur les frontières de son gouvernement. On a vu les fils uniques du général Apraxine, du comte Strogonowe, et le mien, dont le plus âgé avait à

peine dix-sept ans, faire le service pendant cette guerre. Le fils du comte Strogonowe, jeune homme d'une grande espérance, fut emporté par un boulet à l'affaire de Craon. Les propriétaires qui avaient le plus perdu à l'invasion de Moscou, n'ont pas même présenté de requête à la commission des dédommagemens, et il est très avéré que les deux comtes Razoumowsky, le général Apraxine, le comte Boutourline et moi nous avions perdu, en maisons de ville, de campagne et en mobilier pour plus de cinq millions de roubles. La bibliothèque du comte Boutourline avait été estimée à un million, et il n'en resta pas un volume. Le souvenir de ces pertes passera en héritage aux enfans.

Telle fut l'année de 1812. La Russie fit de grandes pertes en hommes ; mais elle acquit la certitude de n'être jamais subjuguée et de devenir non la conquête mais le tombeau de ses ennemis. Ses habitans, trop peu civilisés pour être égoïstes, sauront défendre la patrie sans se vanter de leur bravoure. Napoléon, dans cette expédition dont la réus-

site aurait pu le rendre maître de l'Europe, sacrifia l'élite des armées alliées et les braves Français qui depuis douze ans combattaient pour l'ambition de celui qu'ils portèrent jusque sur le trône. Trois cent mille combattans furent moissonnés par les combats, les marches et les maladies ; et cent mille périrent par la faim, le froid et la misère.

J'ai dit la vérité et rien que la vérité.

Fédor, comte Rostopchine.

Paris, ce 5 mars 1823

MEMOIRES

DU

COMTE ROSTOPCHINE

Ecrits en dix minutes

SON MOT

SUR

FOUCHÉ, TALLEYRAND ET POTIER

ANECDOTE DE LA PELISSE

PARIS
RUE DU HELDER, n° 8

MAI 1839

Une dame dit un jour au comte Rostopchine qu'il devrait écrire ses *Mémoires*. Le lendemain le comte lui apporta un petit rouleau. — « Qu'avez-vous là ? » lui demanda cette dame. — « Je me suis conformé à vos ordres, répondit-il, j'ai rédigé mes mémoires les voici. » La dame ne fut pas peu surprise de la promptitude de cette rédaction, et ne s'attendait nullement à la lecture du morceau suivant dont la tournure spirituelle et piquante nous paraît rappeler la touche de Voltaire. Nous l'avons copié, il y a quelques années, sur le manuscrit de l'auteur, et communiqué au *Temps* qui l'a publié dans son feuilleton du 16 avril 1839.

MES MÉMOIRES

OU

MOI AU NATUREL

Ecrits en dix minutes

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER

MA NAISSANCE

En 1765, le 12 mars, je sortis des ténèbres pour être au grand jour. On me mesura, on

me pesa, on me baptisa. Je naquis sans savoir pourquoi, et mes parents remercièrent le Ciel sans savoir de quoi.

CHAPITRE II

MON ÉDUCATION

On m'apprit toutes sortes de choses et toute espèce de langues. A force d'être impudent et charlatan, je passai quelquefois pour un savant. Ma tête est devenue une bibliothèque dépareillée dont j'ai gardé la clef

CHAPITRE III

MES SOUFFRANCES

Je fus tourmenté par les maîtres, par les tailleurs qui me faisaient les habits étroits, par les femmes, par l'ambition, par l'amour-propre, par les regrets inutiles, par les souverains et les souvenirs.

CHAPITRE IV

PRIVATIONS

J'ai été privé de trois grandes jouissances

de l'espèce humaine : du vol, de la gourmandise et de l'orgueil.

CHAPITRE V

ÉPOQUES MÉMORABLES

A trente ans, j'ai renoncé à la danse ; à quarante ans à plaire au beau sexe ; à cinquante ans, à l'opinion publique, à soixante ans, à penser, et je suis devenu un vrai sage, ou égoïste, ce qui est synonyme.

CHAPITRE VI

PORTRAIT AU MORAL

Je fus entêté comme une mule, capricieux comme une coquette, gai comme un enfant, paresseux comme une marmotte, actif comme Bonaparte, et le tout à volonté.

CHAPITRE VII

RÉSOLUTION IMPORTANTE

N'ayant jamais pu me rendre maître de ma

physionomie, je lâchai la bride à ma langue, et je contractai la mauvaise habitude de penser tout haut. Cela me procura quelques jouissances et beaucoup d'ennemis.

CHAPITRE VIII

CE QUE JE FUS ET CE QUE J'AURAIS PU ÊTRE

J'ai été très sensible à l'amitié, à la confiance, et si je fusse né pendant l'âge d'or, j'aurais été peut-être un bonhomme tout à fait.

CHAPITRE IX

PRINCIPES RESPECTABLES

Je n'ai jamais été impliqué dans aucun mariage ni aucun commérage. Je n'ai jamais recommandé ni cuisinier ni médecin, par conséquent je n'ai attenté à la vie de personne.

CHAPITRE X

MES GOUTS

J'ai aimé les petites sociétés, une promenade dans les bois, j'avais une vénération involon-

taire pour le soleil et son coucher m'attristait souvent. En couleurs, c'était le bleu ; en manger, le bœuf au raifort ; en boisson, l'eau fraîche ; en spectacle, la comédie et la farce ; en hommes et en femmes, les physionomies ouvertes et expressives. Les bossus des deux sexes avaient pour moi un charme que je n'ai jamais pu définir.

CHAPITRE XI

MES AVERSIONS

J'avais de l'éloignement pour les sots et pour les faquins, pour les femmes intrigantes qui jouent la vertu ; un dégoût pour l'affectation ; de la pitié pour les hommes teints et les femmes fardées ; de l'aversion pour les rats, les liqueurs, la métaphysique et la rhubarbe ; de l'effroi pour la justice et les bêtes enragées.

CHAPITRE XII

ANALYSE DE MA VIE

J'attends la mort sans crainte, comme sans impatience. Ma vie a été un mauvais mélo-

drame à grand spectacle, où j'ai joué les héros, les tyrans, les amoureux, les pères nobles, mais jamais les valets.

CHAPITRE XIII

RÉCOMPENSES DU CIEL

Mon grand bonheur est d'être indépendant des trois individus qui régissent l'Europe. Comme je suis assez riche, le dos tourné aux affaires, et assez indifférent à la musique, je n'ai par conséquent rien à démêler avec Rothschild, Metternich et Rossini.

CHAPITRE XIV

MON ÉPITAPHE

Ici on a posé
pour se reposer,
avec une ame blasée,
un cœur épuisé
et un corps usé ;
un vieux diable trépassé.
Mesdames et Messieurs, passez !

CHAPITRE XV

ÉPITRE DÉDICATOIRE AU PUBLIC

Chien de public ! Organe discordant des Passions, toi qui élèves au ciel et qui plonges dans la boue, qui prônes et calomnies sans savoir pourquoi. Image du Tocsin, Echo de toi-même, Tyran absurde, échappé des petites maisons, extrait des venins les plus subtils et des aromates les plus suaves. Représentant du Diable auprès de l'Espèce humaine. Furie masquée en Charité chrétienne. Public ! que j'ai craint dans ma jeunesse, respecté dans l'âge mûr et méprisé dans ma vieillesse c'est à toi que je dédie mes Mémoires. Gentil public ! enfin je suis hors de ton atteinte, car je suis mort, et par conséquent sourd, aveugle et muet. Puisses-tu jouir de ces avantages pour ton repos et celui du Genre humain.



On lit dans la *Biographie universelle et portative des contemporains* (tome 4, page 1168 que « lorsque « le comte Rostopchine vint à Paris, on ne fut pas « peu surpris de voir un homme *spirituel* et *aima-* « *ble* dans celui qu'on avait regardé jusque-là « comme un *Tartare féroce* ». Cette brutale épithète ne convenait pas davantage à un homme comme le comte Rostopchine que celle *d'incendiaire* dont l'a gratifié Mme d'Abrantès dans ses *Mémoires* (1). — On lui attribue (continue la *biographie*) une foule de mots *piquants* dont nous ne citerons que le suivant : « Je suis venu en France, « disait-il, pour juger par moi-même du mérite réel « de trois hommes célèbres : le duc d'Otrante, le « prince de Talleyrand et Potier ; il n'y a que ce « dernier qui me semble au niveau de sa réputa- « tion ». Voici encore une anecdote très piquante qui a été négligée par toutes les *Biographies* et que l'on trouve dans le *Mercure de France* du 21 messidor an X (10 juillet 1802), tome 9 in-8, page 144 : « Un jour que l'empereur Paul Ier était au milieu d'un cercle nombreux, où se trouvaient plusieurs princes russes avec le comte Rostopchine, son Ministre favori « dites-moi, demanda-t-il brusquement à « celui-ci, pourquoi n'êtes vous pas prince ? » Après un moment d'hésitation sur cette singulière demande, le comte Rostopchine répondit « Votre Ma- » jesté impériale me permettra-t-elle de lui en dire » la véritable raison ? — Sans doute. — C'est que

(1) Et nous ajouterons ; que la ridicule épithète de *chorégraphique*, qui se trouve à propos de Mlle Taglioni dans le feuilleton du *Journal de Paris* du 5 décembre 1838.

» celui de mes aïeux qui vint de Tartarie s'établir
» en Russie y arriva en hiver. — Eh ! que pouvait
» faire la saison au titre qu'on lui donna ? — C'est
» que lorsqu'un seigneur tartare paraissait pour la
» première fois à la cour, le souverain lui donnait
» le choix entre une *pelisse* et le titre de *prince*.
» Mon aïeul arriva dans un hiver rigoureux ; et eut
» le bon esprit de préférer la pelisse ». Paul rit beaucoup de cette réponse ; puis s'adressant aux princes présens : « Allons, Messieurs, leur dit-il
» félicitez-vous que vos aïeux ne soient pas arrivés
» en hiver ».

Dans le feuilleton du *Temps* du 10 mai 1839, p. 3 on lit l'article suivant :

« Ces mémoires que nous avons publiés dans le feuilleton du *Temps* 16 avril 1839 ont été réimprimés dans onze journaux :

Le *Courrier des Théâtres* du 17 avril 1839.

L'*Entr'acte* du 17 avril 1839.

L'*Echo Français* du 18 avril 1839.

Le *Vert-Vert* du 18 avril 1839.

L'*Estafette* du 19 avril 1839.

L'*Indépendant de Bruxelles*, journal du soir du 19 avril 1839.

Le *Journal d'Anvers*, feuilleton du 19 avril 1839.

Le *Voleur* du 20 avril 1839.

Le *Garde National du Loiret* publié à Orléans du 20 avril 1839.

Le *Courrier de Lyon*, feuilleton du 20 avril 1839 et le *Journal du Haut et Bas-Rhin* de Strasbourg, feuilleton du 1er mai 1839, avec la traduction *allemande* en regard.

» Mais de ces onze journaux il n'y a que l'*Estafette*, le *Voleur* et l'*Indépendant de Bruxelles* qui aient cité la source où ils ont puisé.

» Le *Courrier des Théâtres*, *l'Estafette*, *l'Indépendant de Bruxelles*, le *Journal d'Anvers*, le *Voleur*, le *Courrier de Lyon* et le *Journal du Haut et Bas-Rhin* ont publié ces mémoires dans leur intégrité.

» Les quatre autres journaux l'*Entr'acte*, l'*Echo Français*, le *Vert-Vert* et le *Garde National du Loiret* ont jugé à propos de les tronquer en supprimant *L'Epitre dédicatoire au public* qui forme le quinzième chapitre, quoique le *Vert-Vert*, annonce « ne *pas avoir retranché* un SEUL MOT de ces mémoires ».

Les *deux anecdotes* publiées dans le TEMPS, à la suite de ces mémoires n'ont été reproduites que dans l'*Estafette*, l'*Indépendant de Bruxelles*, le *Journal d'Anvers*, le *Voleur*, le *Courrier de Lyon* et le *Journal du Haut et Bas-Rhin*.

» Le *Vert-Vert* est le seul qui les ait fait précéder et suivre de quelques observations ; il les appelle *Mémoires en miniature*, un *curieux document* fait l'Eloge de la *concision synthétique qui a présidé à leur rédaction*, et termine en disant que « si l'art » de résumer est une des conditions du génie, ces » mémoires en miniature peuvent passer pour un » *chef-d'œuvre*. »

Angoulême. — Imprimerie L. COQUEMARD et Cie


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 066695765

ANGOULÊME
Imprimerie L. Coquemard et Cie